

LE MYSTÈRE DES DIEUX

Du même auteur

Aux Éditions Albin Michel

Cycle des Fourmis

LES FOURMIS, 1991

LE JOUR DES FOURMIS, 1992

LA RÉVOLUTION DES FOURMIS, 1996

Cycle Aventuriers de la science

LE PÈRE DE NOS PÈRES, 1998

L'ULTIME SECRET, 2001

LE PAPILLON DES ÉTOILES, 2006

Cycle des Anges

LES THANATONAUTES, 1994

L'EMPIRE DES ANGES, 2000

Cycle des Dieux

NOUS, LES DIEUX, 2004

LE SOUFFLE DES DIEUX, 2005

LE MYSTÈRE DES DIEUX, 2007

Autres livres

LE LIVRE DU VOYAGE, 1997

L'ENCYCLOPÉDIE DU SAVOIR RELATIF ET ABSOLU, 2000

L'ARBRE DES POSSIBLES (nouvelles), 2002

NOS AMIS LES HUMAINS (théâtre), 2003

Bernard Werber

LE MYSTÈRE
DES DIEUX

* * *

ROMAN

Albin Michel

*À tous les lecteurs qui, malgré l'attrait
de la télévision
d'Internet
des disputes de famille
des jeux vidéos
du sport
des boîtes de nuit
du sommeil,
ont trouvé quelques heures pour que nous rêvions ensemble...*

« Je ne suis que le fil rassemblant les fleurs du bouquet. Mais ce n'est pas moi qui ai conçu les fleurs. Ni leurs formes, ni leurs couleurs, ni leurs parfums. Mon seul mérite est de les avoir sélectionnées et regroupées pour vous les présenter d'une manière nouvelle. »

*Edmond Wells,
Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu.*

« Ne te plains pas de l'obscurité. Deviens une petite lumière. »

*Li Van Pho
(Philosophe chinois du III^e siècle).*

Lu, gravé au compas sur une table de lycée :

« Dieu est mort. Signé : Nietzsche. »

Puis ajouté juste en dessous au feutre marqueur :

« Nietzsche est mort. Signé : Dieu. »

« Un être humain fait partie d'un tout que nous appelons : "l'Univers" ; il demeure limité dans le temps et l'espace. Il fait l'expérience de son être, de ses pensées et de ses sensations comme étant séparés du reste, une sorte d'illusion d'optique de sa conscience. Cette illusion est pour nous une prison, nous restreignant à nos désirs personnels et à une affection réservée à nos proches. Notre tâche est de nous libérer de cette prison en élargissant le cercle de notre compassion afin qu'il embrasse tous les êtres vivants et la nature entière dans sa splendeur. »

Albert Einstein.

ŒUVRE AU JAUNE : RETOUR AU PARADIS

1. LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

Rêve

Je rêve.

Je rêve que je suis un humain et que j'ai une vie normale.

Réveille-toi...

Je garde les yeux fermés pour demeurer dans mon monde onirique.

« Réveille-toi, donc ! »

Est-ce que je rêve qu'on m'ordonne de me réveiller ou me parle-t-on vraiment ?

Je serre les paupières pour me protéger de ce réel que je ne veux plus revoir.

Dans mon rêve je dors paisiblement au creux d'un lit en bois noir garni de draps en coton blanc, dans une chambre aux murs bleus auxquels sont suspendues des photos de couchers de soleil.

Par la fenêtre, j'entends des voitures qui démarrent, des bus diesel qui ronflent, des coups de klaxon agacés, des pigeons qui roucoulent. Un radio-réveil se met en marche.

– Allez debout !

Est-ce dans ma tête ?

Une main me secoue.

– Réveille-toi, Michael !

Les éléments de mon rêve, voitures, bus, arbres sont arrachés et s'envolent. Dans la rue, des gens surpris disparaissent dans un bruit de succion. Puis ce sont les buildings, les maisons, les routes d'asphalte, les trottoirs, les pelouses, les forêts, l'épaisseur de terre et de sable formant l'épiderme de la planète qui sont aspirés, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une sphère complètement lisse comme une boule de billard. La planète rétrécit.

J'effectue un petit saut carpé pour quitter ma minuscule planète et vogue dans le vide sidéral en nageant la brasse pour mieux progresser au milieu des étoiles.

– Réveille-toi, enfin !

J'abandonne une réalité et rejoins l'autre.

– Debout, Michael ! Il faut se dépêcher !

Des lèvres roses se soulèvent, révélant un tunnel au fond duquel je distingue un palais, une langue, des dents luisantes. Tout au fond, vibre une glotte.

– S'il te plaît, articule la bouche, ne te rendors pas. Nous n'avons plus beaucoup de temps !

Les yeux grands ouverts, je vois à qui appartient cette bouche. Une femme au visage rond et harmonieux, aux longs cheveux bruns torsadés, au regard vif.

Elle me sourit et je la trouve extraordinairement belle.

Je me frotte les paupières.

Je suis dans une chambre au plafond élevé avec des murs en pierre de taille. Les draps argentés sont en soie. Je distingue par la fenêtre largement ouverte une montagne dont le sommet se perd dans les nuages. Tout est calme. L'air frais sent bon les fleurs et l'herbe mouillée de rosée. Pas de photos de couchers de soleil, pas de voitures, pas de radio-réveil.

Ça y est, je me souviens.

Je me nomme Michael Pinson.

J'ai été Mortel : médecin anesthésiste en charge de malades que j'ai soignés.

J'ai été Ange. En charge de trois âmes que j'ai soutenues durant leurs existences successives.

Je suis devenu dieu (ou du moins élève dieu). En charge de tout un peuple que je tente de faire survivre le plus longtemps possible à travers les siècles.

Je suis en Aeden, la planète-école des dieux, dans un coin du cosmos, pour tenter de devenir le meilleur d'une promotion de 144 élèves dieux tous concurrents.

J'inspire profondément. Toutes les péripéties qui me sont récemment arrivées se bousculent dans mon esprit.

Je me souviens avoir vu mon peuple en grand tourment, je me souviens avoir fugué, gravi la montagne pour découvrir quelle était la lueur qui scintillait au travers des brumes de son sommet.

Toujours cette envie de hisser ma conscience jusqu'à la dimension qui la surpasse...

Face à moi, la femme sublime plonge ses yeux bruns dans les miens et ajoute :

– Plus une seconde à perdre, Michael. Il faut y aller tout de suite !

Je m'adosse à mes oreillers et parviens enfin à articuler :

– Que se passe-t-il ?

– Il se passe que sept journées se sont écoulées depuis que tu es parti. Durant ces sept journées, le jeu de divinité s'est poursuivi sans toi. Et dans une heure, ce sera la Finale. À l'issue de ce jeu nous saurons quel élève dieu sera décrété vainqueur et aura le privilège de monter aux Champs-Élysées pour rencontrer le Créateur en personne. Voilà ce qu'il se passe.

La Finale de divinité aujourd'hui ? Non, ce n'est pas possible !

Le rêve vire au cauchemar.

– Bouge, Michael ! Si tu n'es pas prêt dans quelques minutes, tous nos efforts auront été vains. Ton peuple mourra et tu perdras.

Un frisson me parcourt l'échine. Soudain, je prends pleinement conscience d'où je suis, qui je suis, et de ce qu'il me reste à faire.

J'ai peur.

2. ENCYCLOPÉDIE : 3 PHASES

La trajectoire d'évolution de toutes les âmes se déroule en trois phases :

1 – La Peur.

2 – Le Questionnement.

3 – L'Amour.

Et toutes les histoires ne font que raconter ces trois étapes de l'éveil. Elles peuvent se dérouler en une vie, en plusieurs réincarnations, ou se passer en un jour, une heure, une minute.

*Edmond Wells,
Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu, Tome VI.*

3. PETIT DÉJEUNER

Baiser.

La femme merveilleuse qui est en face de moi me gratifie d'un léger baiser, puis d'un autre, plus profond. C'est Mata Hari, l'ancienne danseuse franco-néerlandaise prétendument espionne, ma compagne en Aeden.

– Vite ! Ce n'est plus qu'une question de secondes.

Elle me lance un ankh, l'outil divin qui nous permet de produire la foudre et d'observer les mortels. Je passe ce bijou, insigne de notre pouvoir, autour de mon cou et, tandis que je m'habille prestement, elle explique :

– Ce matin, les Centaures t'ont déposé dans ton lit. Beaucoup d'événements se sont produits ici durant tes sept jours d'absence.

Elle me tend mes sandalettes de cuir que j'enfile à la hâte, saisit un sac en bandoulière et nous déguerpissons sans même nous donner la peine de fermer la porte de ma villa.

Dehors, le vent souffle. Je veux me diriger vers la Porte Orientale où se situent les Champs-Élysées et les palais des

Maîtres dieux qui se sont chargés de notre éducation jusqu'ici mais Mata Hari m'en détourne :

– Tous les cours sont finis. La Finale est prévue dans le grand amphithéâtre.

Nous courons le long des larges avenues de la cité d'Olympie. Elles sont désertes. Pas d'élèves dieux, pas de Maîtres dieux, pas de chimères, pas d'insectes, pas d'oiseaux. Nous n'entendons au passage que le roucoulement des fontaines antiques et le bruissement des feuilles. À nouveau la majesté du lieu m'impressionne, les jardins taillés, les allées fleuries, les bassins sculptés, les oliviers nouveaux : tout est féerique ici.

Le ciel est anthracite, alors que le sol est blanc. Un éclair de foudre zèbre en altitude les sombres nuages, mais il ne pleut pas. J'ai un sentiment étrange.

Un sentiment de fin du monde.

Comme si une catastrophe allait soudain s'abattre.

Le vent multiplie ses rafales. Le froid s'intensifie. Des cloches se mettent à sonner. Mata Hari me tire par le bras et ensemble nous courons à perdre haleine.

Les matins d'hiver de ma dernière vie de mortel me reviennent en mémoire. Ma mère me tirait ainsi pour m'entraîner au lycée où m'attendaient mes examens de fin d'année. Elle me disait : « Sois ambitieux. Vise le plus haut possible. Ainsi, même si tu n'accomplis que la moitié du chemin, ton niveau sera déjà très élevé. » Que penserait-elle de moi à présent, si elle me voyait en Olympie en finale de divinité ?

Nous courons dans Olympie.

Devant moi les cheveux bruns de Mata Hari volent dans la bourrasque. Sa silhouette menue et musclée me guide dans les ruelles et les avenues.

– Vite Michael, ils sont en train de fermer les portes !

Nous parvenons au Grand Amphithéâtre, construction monumentale en pierre de taille. Des bas-reliefs représentent des titans en lutte contre des héros armés de lances et de boucliers. Deux centaures, bien en chair ceux-là, flanquent l'entrée

principale. Bras croisés, ils frappent le sol de leurs sabots et des jets de vapeur jaillissent de leurs naseaux dans l'air glacé.

À peine nous ont-ils aperçus qu'ils s'emparent de leurs olifants et annoncent notre arrivée. La lourde porte en chêne ouvragé grince et un Maître dieu barbu de deux mètres cinquante apparaît, la tête couronnée de feuilles de vigne.

– Michael Pinson ! clame Dionysos. Décidément tu es fidèle à ta légende : « Celui qu'on attend. » Certains se figuraient déjà que tu allais rater la Finale.

Le dieu des voleurs nous fait rentrer et ferme derrière nous l'épais portail.

– C'est commencé ? demande Mata Hari, inquiète et essoufflée.

Dionysos fourrage dans sa barbe et nous adresse un clin d'œil.

– Non, non, les portes allaient fermer mais la partie n'a pas encore débuté. Vous avez même une bonne heure pour prendre tranquillement un petit déjeuner. Je vous confie à mademoiselle.

Une demi-déesse surgit, c'est l'Heure Diké. Elle nous guide à travers des couloirs de marbre et des cours dallées, vers une cantine de l'Amphithéâtre. À droite, sur un buffet, des pichets laissent échapper des odeurs de café, de thé, de lait, de chocolat chaud.

Autour d'une large table centrale je distingue les autres élèves dieux finalistes en train de se restaurer.

Nous étions 144 au départ. Lorsque je me suis enfui pour explorer le sommet de la montagne, plus de la moitié avaient déjà été éliminés, sans parler de ceux qui ont été assassinés par le déicide. Maintenant nous ne sommes plus que 12.

Je reconnais :

Georges Méliès, le dieu des hommes-tigres.

Gustave Eiffel, le dieu des hommes-termites.

Simone Signoret, la déesse des hommes-hérons.

Bruno Ballard, le dieu des hommes-faucons.

François Rabelais, le dieu des hommes-cochons.

Toulouse-Lautrec, le dieu des hommes-chèvres.

Jean de La Fontaine, le dieu des hommes-mouettes.

Édith Piaf, la déesse des hommes-coqs.

Plus un garçon dont j'ai oublié le nom car il ne faisait pas partie du cercle de mes familiers.

C'est un blondinet replet que Mata Hari semble connaître.

– Lui, me murmure-t-elle à l'oreille, c'est Xavier Dupuis, le dieu des hommes-requins. Au début, son royaume était de taille moyenne, et puis il a entrepris d'armer et de former une aristocratie militaire. Il a réussi à fédérer autour de lui tous les États voisins et il est en plein essor industriel. Ses villes grossissent et prospèrent. Il faudra t'en méfier d'autant plus que son peuple connaît une croissance démographique rapide.

Tous nous saluent.

Nos challengers restent cependant concentrés sur la partie prochaine, tels des sportifs avant les Jeux olympiques.

Dans un coin, légèrement isolé du reste des joueurs, je reconnais Raoul Razorback, le dieu des hommes-aigles. Son visage long comme une lame de couteau, son regard ténébreux, sa placidité me sont familiers.

Il boit son café à petites gorgées mais se lève pour me rejoindre sitôt qu'il m'aperçoit. Sans lâcher le bol dans sa main gauche, il me tend sa main droite. Je la regarde sans la serrer.

– Ne me dis pas que tu m'en veux encore, Michael.

– Comment pourrais-je te pardonner ? Tu as récupéré le message de tolérance de mon prophète pour le transformer en message de racisme contre mon peuple !

Il fronce le sourcil. Lui d'habitude plutôt flegmatique, je le sens très nerveux.

– Encore cette vieille histoire. Ne me dis pas que tu prends ça au sérieux. C'est le jeu, Michael. Ce ne sont que des mortels ! Et comme leur dénomination l'indique, les « mortels » sont destinés à mourir. Nous, nous sommes des dieux. Nous sommes bien au-dessus de ça. Ils ne sont que les pièces d'un jeu d'échecs géant. Est-ce qu'on pleure les pions qui se sont fait manger par l'adversaire ?

Il esquisse un geste désinvolte et me tend la main.

– Toi et moi nous avons été amis. Nous le serons toujours, déclare-t-il.

– Ce ne sont pas des « pions ». Ce sont des êtres vivants capables de ressentir la souffrance, Raoul.

Razorback se résigne à abaisser son bras et me considère avec ironie.

– Tu t’investis trop émotionnellement dans le jeu. Tu as toujours eu une vision naïve de ta fonction divine. Tu veux toujours être le « gentil du film », Michael. Cela te perdra. L’important c’est de gagner, pas de se montrer sympathique.

– Laisse-moi le droit de ne pas partager ton point de vue.

Il hausse les épaules, puis avale son café d’un trait.

– Les cimetières sont remplis de héros sympathiques et les panthéons regorgent de crapules cyniques. Mais ce sont ces derniers qui, au final, choisissent les historiens qui se chargeront de présenter la version officielle pour les générations à venir. Et ces mêmes « crapules cyniques » peuvent dès lors, grâce à la magie de leurs propagandistes, se transformer en héros étincelants. Nous le savons d’autant mieux qu’ici nous avons la vision objective des événements.

– Voilà en quoi nous différons, Raoul. Toi, tu constates les injustices, alors que moi je m’efforce de lutter contre elles.

Le regard ténébreux de mon concurrent en divinité brille différemment.

– As-tu oublié, Michael, que c’est moi qui t’ai donné l’envie de t’élever jusqu’au Continent des morts ? As-tu oublié notre slogan des Thanatonautes à l’époque où nos âmes sortaient de nos corps pour explorer l’au-delà ?

– « Ensemble contre les imbéciles. »

– Oui et aussi : « En avant vers l’Inconnu. » Tel est le sens de notre mission d’âme : dévoiler ce que nous ignorons. Ne pas juger : observer et comprendre. Ne pas choisir un camp : avancer vers l’inconnu. Notre quête est celle de la recherche de la réalité dissimulée derrière les apparences. Pas celle de la « gentillesse ».

Il a prononcé ce dernier mot avec dédain. Les autres nous écoutent sans intervenir.

– As-tu oublié notre autre slogan quand nous vivions dans l'Empire des Anges ? « L'amour pour épée. » C'est au nom de l'amour que nous nous battons !

– En son entier la devise disait : « L'amour pour épée et l'humour pour bouclier. » L'humour, c'est notre capacité à relativiser. Tu le sais, c'est au nom de l'amour, d'une religion ou d'une patrie que se sont déroulés les pires massacres. Et c'est souvent au nom du sens de la dérision qu'en fin de compte les guerres cessent et les tyrans sont déçus. Où est passé ton sens de l'humour, Michael ?

Raoul Razorbak va s'asseoir et prend une tranche de cake aux fruits confits.

– Il a disparu quand j'ai vu tes hommes-aigles utiliser le symbole du supplice de mon prophète comme signe de ralliement. Mon symbole était le poisson, pas un homme empalé !

Il me répond tout en mastiquant :

– C'était pour faire perdurer ton message que j'ai fait ce choix... Il importait de marquer les esprits. Reconnais qu'une représentation d'engin de torture frappe plus qu'un dessin de poisson.

Ma voix monte d'un ton.

– Tu as assassiné mon prophète ! Et tu as récupéré et déformé son message !

– Tu n'es qu'un pauvre imbécile, Michael. Tu ne comprends rien à la grande Histoire du monde.

J'attrape Raoul et le renverse à terre puis, le saisissant à la gorge, je l'étrangle. À mon grand étonnement, il ne se défend pas. Quand il commence à tousser, Gustave Eiffel et Georges Méliès interviennent. Ils nous relèvent et nous écartent l'un de l'autre.

– Hé ! C'est la Finale aujourd'hui ! s'exclame Bruno Balard. Si vous avez envie de vous écharper, faites-le par le truchement de vos peuples.

Édith Piaf renchérit :

– De toute façon, après cette partie il n’y aura qu’un seul vainqueur et les onze autres seront éliminés.

– Nous sommes comme des gladiateurs dans les minutes précédant les jeux du cirque, confirme Xavier Dupuis. Ne nous entretuons point avant que le signal soit donné.

Mata Hari m’aide à rajuster ma toge.

– Mange ça, m’intime-t-elle en me tendant un croissant. Tu auras besoin de tes forces pour la partie.

Je reprends du café.

Nous nous jaugeons tous avec méfiance. Jean de La Fontaine essaie de détendre l’atmosphère.

– Les mortels ne se rendent pas compte de leur chance... de ne pas être des dieux !

– Et d’être ignorants des mondes qui les dépassent, complète François Rabelais.

– Par moments je préférerais ne pas savoir et ne pas disposer de pouvoirs aussi importants. Tous ces gens qui nous vénèrent c’est tellement de responsabilités, reconnaît Simone Signoret.

– Dans quelques heures nous serons fixés, marmonne Toulouse-Lautrec.

Je bois encore plusieurs bols de café, Mata Hari attrape le pichet et m’empêche de me resservir.

– Arrête, sinon ta main tremblera et tu dirigeras mal ta foudre divine.

Elle se serre contre moi, je sens la douceur de son corps, de ses seins qui frottent contre mon torse.

– J’ai envie de faire l’amour avec toi, murmure-t-elle à mon oreille.

– Là, tout de suite ?

– Oui, juste avant la partie. Après, de toute façon, il sera trop tard.

– Je ne sais pas faire l’amour à la va-vite.

Elle me tire vers un long couloir latéral.

– Tu apprendras. Je suis comme les plantes : il faut beaucoup me parler et beaucoup m’arroser.

Des corridors peints en rouge se succèdent.

Lorsque Mata Hari estime que nous sommes suffisamment éloignés des autres, sans me lâcher, elle s'allonge à même le sol de marbre, et là, l'un contre l'autre, nous entreprenons de nous embrasser et de nous caresser.

Ma compagne prend le contrôle de nos ébats. Elle devient le chef d'orchestre d'une valse horizontale dont elle seule définit la cadence. Quand enfin nous retombons, haletants, l'un contre l'autre, elle me tend un objet qu'elle conservait enveloppé dans son sac en bandoulière.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Notre aide.

J'écarte le tissu protecteur et reconnais la couverture familière de l'Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu.

– J'en ai repris la rédaction afin que cet héritage ne soit pas perdu. Tant de connaissances risquaient de disparaître... J'ai retranscrit de mémoire certains fragments. Ne t'étonne donc pas de les revoir même si tu les as déjà maintes fois étudiés. J'en ai ajouté d'autres grâce à quelques découvertes effectuées durant ton absence.

À la première page, je retrouve l'enseignement qu'Edmond Wells estimait le plus important entre tous. Aventure après aventure, il nous l'a constamment répété. Mata Hari en a certes un peu modifié la tournure mais le sens, millénaire, reste le même.

4. ENCYCLOPÉDIE : SYMBOLIQUE DES CHIFFRES

Les chiffres content (ou comptent) dans leur symbolique l'histoire de l'évolution de la conscience.

Tous les romans, tous les drames sont peut-être inclus dans ces dessins que nous avons constamment face à nos yeux mais que nous n'avons jamais pris la peine d'examiner attentivement dans leurs formes.

Il faut, pour les décrypter, considérer que :

Les lignes horizontales sont le signe de l'attachement.

Les courbes sont le signe de l'amour.

Les croix sont le signe du carrefour ou de l'épreuve.

Donc nous obtenons :

1 – Le minéral. Un trait vertical. Pas de trait horizontal donc pas d'attachement. Pas de courbe. Donc pas d'amour. La pierre n'est liée à rien et n'aime rien. Pas de croix donc pas d'épreuve. On est dans le début de l'aventure de la matière. Juste la matière inerte.

2 – Le végétal. La vie commence. Le trait horizontal en bas signifie l'attachement de la plante au sol. Elle ne peut bouger, fixée à la terre par sa racine. La courbe supérieure signifie l'amour qu'elle porte au ciel, au soleil, à la lumière. Elle est liée au sol, aimant le ciel.

3 – L'animal. Deux courbes. Il aime le ciel, il aime la terre, il n'est fixé ni au ciel ni à la terre. En fait l'animal c'est la bouche qui embrasse sur la bouche qui mord. Il n'est que pure émotion. Il ne vit que dans la peur et le désir. Sans attachement.

4 – L'homme. Le croisement. Le carrefour entre l'animal 3 et la phase supérieure qui est :

5 – L'homme conscient. C'est l'inverse du 2. Une barre en haut signifie qu'il est lié au ciel, une courbe en dessous montre qu'il aime la terre. Il plane et observe l'humanité avec recul pour la comprendre et l'aimer.

6 – L'ange. Une courbe d'amour montant vers le ciel en spirale. Il est pure spiritualité.

7 – L'élève dieu. Une croix. Encore un croisement. L'inverse du 4. L'élève dieu est le carrefour entre l'ange et le niveau au-dessus.

*Edmond Wells,
Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu,
Tome VI (Retranscription de mémoire du Tome III).*

5. PRÉPARATIFS

– « Tome VI » ?

Par modestie, Mata Hari a signé du nom de l'initiateur du projet : Edmond Wells.

– « Nous ne sommes que le fil rassemblant les fleurs du bouquet », ... rappelle-t-elle.

Je relis le fragment.

– « Retranscription de mémoire du Tome III » ?

– J'ai fait de mon mieux, l'important c'est de garder l'esprit et l'idée.

Je referme le précieux ouvrage, rassuré qu'elle ait veillé à ce que notre savoir ne soit pas perdu.

– Quelle heure est-il ?

Mata Hari consulte l'écran de son ankh.

– Il nous reste encore un bon quart d'heure.

Elle sort de sa besace un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes. Elle en allume une et m'en tend une autre.

Jadis quand j'étais mortel j'étais médecin et j'abhorrais ce genre de poison encrasseur de poumons. Mais les circonstances sont suffisamment exceptionnelles pour que je passe outre.

– La cigarette du condamné ?

– La cigarette d'après l'amour, corrige-t-elle.

J'aspire une grande bouffée qui me déclenche une quinte de toux.

– J'ai perdu l'habitude.

Elle vient se nicher contre moi.

– Je t'aime, chuchote-t-elle.

– Pourquoi ?

Elle frotte son nez contre le mien et me nargue.

– Peut-être parce que tu es... aimable. Tu es le type le plus angoissé, le plus faiblement charismatique que j'ai rencontré, le type qui a le moins de confiance en lui et le plus gaffeur, mais après tout c'est toi le seul qui a tenté d'escalader la montagne pour essayer de rencontrer Zeus. Tu as osé.

Je sursaute.

– Mais je n’ai pas fait qu’essayer, je lui ai vraiment parlé.

Elle esquisse un geste affectueux, comme on le ferait avec un enfant menteur.

– C’est ton côté rêveur.

– Non, ce n’était pas un rêve, j’ai vraiment gravi la montagne jusqu’à son sommet et j’ai vu ce qu’il y avait là-haut.

Je la saisis par les épaules pour qu’elle me voie bien de face.

– Crois-moi !

– *Ils* nous ont dit que...

– Il ne faut pas écouter ce qu’*Ils* disent. *Ils* nous manipulent.

Je ne sais par où commencer.

– Tu penses qu’il m’est arrivé quoi ?

– Tu as dérobé le cheval ailé d’Athéna, tu t’es un peu élevé sur la montagne, puis ta monture t’a éjecté. Tu as ensuite été capturé par la police des centaures. Ils t’ont enfermé en prison une semaine durant pour te punir de ton audace. Ils t’ont relâché aujourd’hui pour que tu puisses participer à la Finale.

– Non, ce n’est pas ce qui s’est passé.

Elle me dévisage, incrédule.

– C’est quoi ta version alors ?

– Ce n’est pas *ma version*. C’est la vérité. Je suis vraiment monté là-haut, et nul ne m’a arrêté. De toute façon là où je suis allé aucun centaure, aucun griffon ne peut monter.

Je rallume une cigarette.

– Nous avons combien de temps ?

Elle s’assoit sur mes genoux, face à moi.

– Dix minutes. Cela nous laisse un peu de temps. Raconte ta version.

Je ferme les yeux pour bien me remémorer tout ce qu’il s’est passé.

– Eh bien...

J’aspire goulûment la fumée âcre, la sens entrer dans ma chair et la détendre tout en la polluant.

– Avec Pégase nous hissant vers le sommet, nous avons longtemps pris de l’altitude. C’est la pluie qui m’a contraint

à atterrir. Ce fichu cheval ailé craint les gouttes et redoute l'orage. J'ai donc poursuivi seul l'ascension. Sur un Premier plateau recouvert d'une forêt, j'ai trouvé une chaumière avec à l'intérieur Hestia, la déesse du foyer. Elle m'a conjuré de revenir sur mes pas mais je ne l'ai pas écoutée.

– Ne te perds pas dans les détails.

– Je suis arrivé à un Deuxième plateau recouvert d'un désert jaune. Là je me suis retrouvé face au Sphinx qui gardait un goulet rocheux. Il m'a soumis l'énigme : « Qu'est-ce qui est mieux que Dieu et pire que le diable... »

– Je sais, la grande énigme qui empêche tout le monde d'approcher du sommet.

Mata Hari ferme les yeux et récite par cœur :

– « Qu'est-ce qui est mieux que Dieu, pire que le diable ? Les pauvres en ont et les riches en manquent et si on en mange on meurt. »

– J'ai trouvé la réponse.

– C'est quoi ?

– Rien.

Mata Hari fronce ses jolis sourcils, réprobatrice. C'est étrange comme les gens ne peuvent pas entendre la vérité. Comme le signalait Edmond Wells « on ne peut offrir un cadeau que si on a préparé les gens à le recevoir. Sinon ils sont incapables de l'apprécier ».

– Je t'assure que c'est : « Rien. »

– Pourquoi tu ne veux pas me donner la réponse ? Nous sommes ensemble. Tu ne dois plus rien me cacher maintenant.

– La réponse est : « Rien. »

Edmond Wells disait aussi : « *Ils entendent mais ils n'écoutent pas, ils voient mais ils ne regardent pas, ils savent mais ils ne comprennent pas.* »

Simple problème d'attention.

– « Rien » n'est mieux que Dieu. « Rien » n'est pire que le diable. Les riches manquent de « Rien ». Les pauvres ont « Rien ». Et si tu ne manges « Rien » tu meurs.